

LA CHIMÈRE

Chapitre 1

En Barbarie

Je me demande ce que je suis. Personne ne me prend plus pour un homme. La nuit il me faut entasser de paille entre l'âne et la vache pour dormir.

Je ne comprendrai jamais bien les gens qui me parlent. Sauf quand on me donne des ordres pour travailler. Et je devine le sens des insultes.

Pas besoin de prison pour moi. Quand je sors dans la rue, les enfants me pourchassent à coups de pierres. Ils s'approchent de moi le plus près possible afin de me cracher dessus.

« Notre Seigneur a souffert plus encore ! » C'est ainsi qu'il faut dire.

Oui, mais Jésus-Christ a été renié par sa propre famille, outragé par son peuple, crucifié dans sa ville, injurié dans la langue de Marie, sa mère.

Le pire ? Le moindre ? Comment savoir ? Quelle est la plus grande souffrance ? Celle de Jésus-Christ, qui n'a pas quitté la patrie de sa chair ? La mienne, à moi qui suis perdu, loin de tout, en pays étranger ?

Comme Joseph et Marie, autrefois, sur la terre d'Égypte, pour sauver la vie de l'Enfant. Mais non : de tous les trois, aucun n'a été esclave.

« Notre Seigneur a souffert plus encore ! » C'est ainsi qu'il faut dire.

Au plus fort de la grosse chaleur. Ma tête bout. C'est l'heure de la sieste. Chacun derrière son mur.

Mais non, je suis un *Roumi*. Et par temps de canicule seuls les chiens et les *Roumis* peuvent sortir.

Derrière moi, le soleil au zénith. Devant moi, tout le pays s'étend jusqu'à la mer, là-bas, à l'horizon, dans un éblouissement. À ma gauche, la ville, comme un tas de pierres, au loin : Alger.

C'est ici que j'ai débarqué : depuis combien de temps ? Lunes ou mois, passent les ans. Et les saisons reviennent je ne sais quand.

Avec un peigne aux dents fines qu'une femme m'a donné, je me gratte la tête pour en faire tomber les poux qui me rongent.

Et les poux tombent comme neige. Je les regarde fourmiller au sol sans pouvoir les compter.

Ah ! si je pouvais les compter, je saurais peut-être combien de jours je dispose encore pour attendre la mort, ma seule délivrance.

La vermine me mange tout vif. Comment cela pourrait-il être un signe de Dieu ?

« Notre Seigneur a souffert plus encore ! » C'est ainsi qu'il faut dire.

Ici, je souffre comme un *Roumi* doit souffrir. Au-delà de la mer, sur nos rivages, naguère, c'était au sarrasin esclave de connaître cette douleur.

Esclaves aussi étaient les gardiens des brebis ou des cochons, il y a peu, en Bas-Languedoc ou en Cévennes. Jean Cavalier, le général, porcher de Vézènobres, était surnommé *Le Sarrasin*. Et Catinat, l'origine première de notre fin, pourquoi son véritable nom était-il Maurel ?

Plus que les *sarrasins*, maintenant ce sont probablement les *huguenots* qui gémissent dans les ceps et les fers, de Toulon à Sète, sur la terre et sur la mer.

Pourtant, sur les galères du roi de France, parmi les *huguenots* et les autres, il y a encore des esclaves *sarrasins*.

« Notre Seigneur a souffert plus encore ! » C'est ainsi qu'il faut dire.

Les Apôtres menaient leur barque sur le lac de Génésareth, qu'il prenaient pour une mer. Mais personne ne les rouaient de coups pour les faire ramer.

L'esclave est esclave. De l'un ou de l'autre. Ici ou là-bas. Le vêtement change. Le nom aussi, car la parole est un habit. Nous nous valons tous, nous tous qui traînons des chaînes pour quelque raison que ce soit.

Mais l'orgueil en trompe encore plus d'un. Pharisiens à la nuque raide qui veulent tirer gloire de leur souffrance.

« Notre Seigneur a souffert plus encore ! » C'est vrai.

Le ciel est la seule patrie. La terre toute entière est terre d'exil. Pourtant le pays où je suis né ! Je suis né du sang, de la volonté de la chair. Chaînes sont le sang et la chair !

Quand j'ai débarqué à Alger, je n'ai pas été jugé facile à vendre. Dans ma prison, un Grec, je crois, m'a châtré : *rasibus* ! C'étaient des Turcs qui me tenaient. *Certains sont faits eunuques par les hommes*. Comme Paran, le vicaire de Saint-André-de-Lancize, quand on l'émascula. Mais lui en est mort.

Moi, cette opération me donnait une plus grande valeur. On m'a soigné. Aussitôt guéri, je pouvais faire l'affaire de n'importe qui.

C'est un paysan de la région de l'Arbatach, au pied de la montagne de Bou Zegza, qui m'a acheté. Depuis, je n'ai pas bougé de là. Je travaille la terre.

Mais souvent je travaille aussi dans la maison du maître. Filles et femmes me commandent. A l'occasion, elles se mettent nue devant moi et je leur apporte l'eau pour la toilette.

Je ne suis plus un homme. Mulet au dehors, chat en dedans : tel est l'eunuque.

Plutôt mourir : comme Paran, le vicaire de Saint-André-de-Lancize en Cévennes.

